



INTERDISCIPLINARY JOURNAL OF DECADENCE STUDIES

Volume 4, Issue 1

Summer 2021

Aimer *naïvement* Baudelaire

Silvia Giudice

ISSN: 2515-0073

Date of Acceptance: 1 June 2021

Date of Publication: 21 June 2021

Citation: Silvia Giudice, 'Aimer *naïvement* Baudelaire', *Volupté: Interdisciplinary Journal of Decadence Studies*, 4.1 (2021), 111–13.

DOI: 10.25602/GOLD.v.v4i1.1516.g1629

volupte.gold.ac.uk



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License.

Goldsmiths
UNIVERSITY OF LONDON

Aimer *naïvement* Baudelaire

Silvia Giudice

Université Paris-Nanterre

J'ai rencontré Baudelaire en quatrième année de lycée, en Italie : ces « Correspondances » déjà merveilleuses, et l'analyse de mon enseignante d'italien. Peu de temps après, est venu tout le reste : les poèmes moins connus, les poèmes bien trop connus et infiniment interprétés, les vers et la prose, les projets de préface, les journaux intimes, les critiques, les lettres à sa mère et à ses éditeurs, les élans de brutale misogynie et xénophobie et les prières à Dieu pour apprendre à s'aimer soi-même. C'est à travers ce prisme vertigineux de facettes superposées que Baudelaire est avec moi depuis ma première année de master.

Je l'ai lu en étant étudiante, aux prises avec mes premières recherches en littérature comparée. Je l'ai lu en tant qu'enseignante du secondaire, réfléchissant à des stratégies pédagogiques pour faire *sentir* à mes élèves de seconde en quoi ce qu'on leur avait présenté comme un chef-d'œuvre pouvait vraiment l'être, et comment génie et scandale pouvaient parfois aller de pair (et du coup, il a fallu que je justifie ma conviction que l'on avait bien le droit de lire « Les Bijoux » et les « Litanies de Satan » pendant le ramadan). Je l'ai lu en tant qu'enseignante dans le supérieur, cherchant à mobiliser les connaissances des étudiants de licence pour étudier ensemble en quoi « Au lecteur » pouvait tout de même être porteur d'une certaine pensée philosophique. Et je le lis en tant que doctorante, pour étudier sa posture poético-philosophique à l'égard de la nature humaine à la lumière de son rapprochement comparatif avec d'autres poètes.

Je ne me demande pas, ni ici ni ailleurs, de combien de façons l'on peut lire Baudelaire, de combien d'enjeux il peut être porteur, évocateur ou prétexte, dans combien de contextes il peut être enseigné. Ce serait un questionnement immense, et sans doute, par là, d'utilité douteuse.

J'aimerais me demander, en revanche, comment et pourquoi je continue à l'aimer. Évidemment, l'on ne termine jamais d'approfondir sa connaissance d'un auteur, d'une œuvre, d'une pensée ; bien entendu, l'on peut toujours aimer un auteur canonique, dont tout le monde

parle depuis des siècles ; et, absolument, l'on peut continuer à l'aimer tout en l'exploitant et en le décortiquant. Mais est-ce possible de l'aimer encore *naïvement* ? Quelles manières, quelles formes peut assumer un rapport toujours *naïf* avec Baudelaire ?

Pour Baudelaire poète et critique d'art, la naïveté était la niaiserie du public moderne face à la photographie,¹ mais également l'aspiration vers le brillant et vers le style joujou propre à l'enfance,² la passion que l'artiste de génie unit au romantisme,³ l'abri impeccable du poète-philosophe et la bizarrerie inconsciente du Beau qui fait l'assaisonnement de l'art.⁴ C'est de cette manière – ou mieux : c'est de toutes ces formes et manières – de la naïveté qu'est nourri mon rapport avec Baudelaire. Ces sens – contemporains et baudelairiens – de *naïf* me semblent avoir quelque chose en commun : l'évocation d'un élan spontané, réel puisque individuel, d'un charme profond et enthousiaste, qui n'oublie jamais, ensuite, de revenir sur soi dans une perspective réflexive et autocritique. Je crois que c'est ainsi que je continue d'aimer Baudelaire, aujourd'hui : *naïvement*.

Juste à côté du Baudelaire étudié – et en même temps que celui-ci –, se situe le Baudelaire aimé naïvement et intériorisé. C'est ainsi que je caractériserais mon rapport avec l'œuvre baudelairienne : une proximité quotidienne constituée d'un dialogue perpétuellement tissé entre ma vie et son œuvre. Cette définition paraîtrait peut-être moins ambitieuse, si j'empruntais à Sergio Solmi les mots avec lesquels il témoignait à Paul Valéry de son estime : en rappelant au poète une de ses réflexions sur la figure de l'auteur, l'intellectuel italien évoquait l'« enviable gloire silencieuse de certains écrivains, sans cesse appelés à témoin », « pérennes interlocuteurs dans le dialogue intérieur muet d'un lecteur ». Baudelaire est alors un de mes « génies familiers », ces écrivains qui sont « plus à nous que nous-mêmes » :⁵ il a su chanter ma condition d'être humain, mes limites cognitives, linguistiques et sensibles, et ma lâcheté devant ces facettes si horribles à concevoir.

Valéry l'explique bien mieux que moi : « Pas d'autorité de l'auteur. Quoi qu'il ait *voulu dire*, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise et selon ses moyens ».⁶ Je sais bien, par contre, que mes moyens ne sont ni les seuls, ni

les plus pertinents : la naïveté se doit d'être constamment accompagnée d'une certaine conscience de soi. Et c'est exactement ici que se situe la leçon que Baudelaire m'apprend : à aimer son œuvre comme à aimer l'être humain, avec la profonde conscience de leurs limites et des miennes.

¹ « Lettre à M. le Directeur de la *Revue française* sur le Salon de 1859 », *Revue française*, 10 juin 1859.

² « Le Peintre de la vie moderne », *Le Figaro*, 26 novembre, 29 novembre, 3 décembre 1863. « La Morale du joujou », *Le Monde littéraire*, 17 avril 1853.

³ *Baudelaire Dufays. Salon de 1846* (Paris, Michel Lévy frères, 1846).

⁴ « Exposition universelle – 1855 – Beaux-arts », *Le Pays*, 26 mai 1855 et *Le Portefeuille*, 12 août 1855.

⁵ [« Invidiabile silenziosa gloria di certi scrittori, chiamati continuamente a testimoni » ; « interlocutori perenni nel muto dialogo interno di un lettore » ; « geni familiari, più nostri di noi stessi »]. Lettre datée 19 février 1931 : fonds Valéry, BNF Mf 2804. C'est moi qui traduis.

⁶ Paul Valéry, « Au sujet du Cimetière marin », *Variété III* (Paris, Gallimard, 1936).